

Poésie

Autor(en): **Pottecher, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 32

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253992>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quand j'eus terminé ce maigre repas, l'homme n'avait pas bougé, — son souffle était toujours aussi faible. J'allumai le calumet du conseil, c'est-à-dire que je fumai un des dernier cigares qui me restaient, et je me mis à réfléchir. Quoique je fusse impatient de revoir des endroits plus confortables que la Prairie, je ne songeai pas un moment à abandonner le dormeur. Le territoire abondait en bêtes de proie, qui ne se seraient pas gênées pour diner d'un Yankee léthargique, et d'ailleurs le fait seul d'être exposé à l'air humide pouvait être une cause de mort.

« C'est agaçant, me dis-je ; mais il faut que je reste. Je vais allumer du feu, faire sécher ma couverture, puis la sienne, et, s'il y passe tout de même, je n'aurai pas du moins son départ sur la conscience. »

Je fis comme je l'avais résolu. De longues heures s'écoulèrent, et le soir approchant que l'homme eût fait le moindre mouvement. Dire que j'étais inquiet serait de l'exagération. Mon existence était trop aventureuse pour que j'attachasse un prix considérable à la vie d'un homme, et, d'ailleurs, celui-ci ne payait pas de mine. Avec son nez en rostre, sa bouche de fauve et son menton pointu, il avait l'air d'un écumeur de savane. Je n'étais donc guère ému, mais je m'impatientais, et j'ai souvent pensé depuis que la profession de garde-malade est une profession exécrationnelle.

Le crépuscule vint, puis la nuit. J'enveloppai l'homme avec soin, et, recru de fatigue, je m'abandonnai au sommeil. Je dormais depuis plusieurs heures, lorsqu'un hennissement me réveilla. Tout de suite j'aperçus des bêtes qui rôdaient autour de nous. Je reconnus des coyotes, en nombre insuffisant pour m'inquiéter. Comme ils m'agaçaient cependant, je pris un tison et fis une charge à fond de train ; les maudites bêtes s'enfuirent dans les ténèbres. Tandis que je revenais près du feu, une voix faible se fit entendre :

« *What's the matter*¹ ? »

— Il se passe, répondis-je, que je viens de chasser des coyotes qui énervaient nos chevaux. En ce qui vous concerne, vous venez de vous éveiller d'un sommeil dont j'ai vainement cherché à vous faire sortir pendant toute une maudite journée ! »

L'homme se redressa. A la lueur du feu, il me considéra de ses yeux sombres et qui louchaient un peu ; puis il murmura :

« Alors, vous vous êtes arrêté pour moi ? »

— Vous pouvez le dire, *old fellow*. Sans vous, je serais dans les environs de Horsetown. »

L'homme parut pensif. A mesure qu'il s'éveillait, ses yeux luisaient davantage. Il finit par dire :

« Après tout, vous m'avez peut-être sauvé la vie... »

— Ce n'est pas impossible, répliquai-je.

Il se tut encore. Puis il se mit à m'interroger, puis il me donna lui-même quelques détails sur la course qui avait abouti à sa léthargie.

Il me regardait fixement. Il semblait m'observer jusqu'au fond de l'âme, et peu à peu il me devenait sympathique ; je le sentais fruste, rude, presque sauvage, mais loyal et sans mesquinerie. Il reprit :

« Savez-vous quoi ? Je cherchais un compagnon sûr,

quelqu'un avec qui je pourrais lutter contre les autres. Pourquoi ce compagnon ne serait-il pas celui qui m'a, peut-être, sauvé la vie plutôt qu'un autre ?... Je vais vous dire : j'ai découvert un placer... »

Je ne pus m'empêcher de sourire, car mes déceptions m'avaient rendu sceptique. Alors, lui, silencieusement, tira un sachet de sa ceinture, et, d'un geste qui ne manquait pas de noblesse, me le tendit. Je l'ouvris, après m'être rapproché du feu, et je ne pus retenir un cri : le sac était plein de belles pépites d'or.

*
*
*

L'homme tint parole, acheva James-Edward Wymond ; nous exploitâmes ensemble le placer qu'il avait découvert, et j'en retirai, pour ma part, un bénéfice net de huit cent mille dollars. Et voilà ma première grosse chance : avouez que mon énergie et mon habileté n'y eurent aucune part.

J.-H. ROSNY.

POÉSIE

LES CLOCHES

Claire, dans l'heure de clarté,
Quand le bois matinal frissonne,
Celle-ci se réveille et sonne.
Son rire, aux quatre vents jeté,
Du ciel à la terre renvoie
La joie, la joie !

A l'heure où le soir, à genoux,
Prie au bord de la mer éteinte,
Celle-là part, plus lente, et tinte,
Douce comme un adieu très doux
Que l'ami, de loin, sur la route,
Ecoute, écoute...

Il en est de tout air, moqueur
Ou tendre, grave ou léger ; l'une
Chante au soleil, l'autre à la lune,
Carillon sonnante dans mon cœur
Et que le vent — vers où ? n'importe ! —
Emporte, emporte.

Mais celle dont la grande voix
Parfois gronde et nous émerveille,
C'est un noir sonneur qui la veille.
Il s'en approche à pas sournois,
Et soudain une clameur folle
S'envole, s'envole !

Sons terribles ! glas surhumain !
Mais je tremble, quand vers la cloche
L'invisible guetteur approche.
Car lorsque sous sa lourde main
Elle s'ébranle, annonçant l'heure
Qui pleure, qui pleure.

Sur les assises de rocher
La tour sent frémir la muraille,
Et si terriblement tressaille
Qu'il semble que tout le clocher,
Craquant dans la tonnante houle
S'écroule, s'écroule !

Maurice POTTECHER.

¹ Que se passe-t-il ?